

# **Questions de communication**

39 | 2021 Mise en (in)visibilité des groupes professionnels

# Baptiste COULMONT et Pierre MERCKLÉ, Pourquoi les top-modèles ne sourient pas. Chroniques sociologiques

Paris, Presses des Mines, coll. Sciences Sociales, 2020, 183 pages

# Clara Lévy



#### Édition électronique

URL: https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26059

DOI: 10.4000/questionsdecommunication.26059

ISSN: 2259-8901

## Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

## Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021 Pagination: 466-468 ISBN: 978-2-8143-0619-6

ISSN: 1633-5961

### Référence électronique

Clara Lévy, « Baptiste coulmont et Pierre MERCKLÉ, Pourquoi les top-modèles ne sourient pas. Chroniques sociologiques », Questions de communication [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 25 juin 2022. URL: http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26059; DOI: https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26059

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



des tâtonnements de la procédure. Certes, on nomma des administrateurs provisoires dans les maisons d'édition, certes, la commission d'épuration du CNE produisit des listes à plusieurs reprises (158 noms en octobre 1944, p. 271), mais au total l'épuration judiciaire de l'hiver 1944-1945 ne conduisit guère à l'exécution que Georges Suarez et surtout R. Brasillach, car la collaboration apparut comme un crime contre l'esprit, et les 198 titres censurés appartiennent surtout à la propagande, Parallèlement, la lecture publique renaît. avec le retour de l. Cain à la BN, et le rôle considérable de mouvements issus de la Résistance, où nous retenons notamment Peuple et Culture de loffre Dumazedier et Benigno Cacérès, Travail et culture (PCF), et les Cemea. Mais seuls 2 millions des livres volés furent localisés en Allemagne, sur les 10 millions disparus.

Ce livre aborde de facon frontale « le statut de la culture dans un monde défiguré par la guerre » (p. 282), et il y manque une cartographie des lecteurs ordinaires, impossible faute d'archives. Mais il livre un panorama impressionnant du monde des livres de ces années noires, avec un index important et fort utile de tous les noms cités. On ne peut, à sa lecture, que mieux mesurer les accommodements multiples du monde des livres avec l'ordre imposé par Vichy et l'occupant, pour tous ceux du moins qui n'avaient pas rompu avec cet ordre en liant leur sort à celui de la Résistance. Et le lecteur qui comprendrait mal pourquoi tant d'auteurs, experts reconnus comme |. Carcopino, ou critiques comme Thierry Maulnier, ont poursuivi une glorieuse carrière dans les décennies suivantes, pourra lire en complément l'admirable travail que Claire Blandin a consacré au Figaro littéraire et à l'histoire des cultures politiques de droite (Le Figaro littéraire. Vie d'un hebdomadaire politique et culturel [1946-1971], Paris, Nouveau Monde éditions, 2010).

#### Jean-François Tétu

Université Lumière Lyon 2, Sciences Po Lyon, Élico, F-69365 Lyon, France jf-tetu[at]orange.fr

Baptiste Coulmont et Pierre Mercklé, Pourquoi les top-modèles ne sourient pas. Chroniques sociologiques Paris, Presses des Mines, coll. Sciences Sociales, 2020, 183 pages

Le titre, énigmatique et percutant, de cet ouvrage est en fait moins révélateur que son sous-titre : il s'agit bien d'un recueil de chroniques sociologiques, plus précisément de la publication, sous forme d'ouvrage, de certaines des chroniques hebdomadaires que Pierre Mercklé, puis Baptiste Coulmont, ont publiées entre 2012 et 2019. « Nos chroniques, publiées dans

Le Monde sous l'intitulé "Carte blanche", nous laissaient une grande liberté, à condition de rendre compte du travail des sociologues. Ces comptes rendus entrent parfois dans les coulisses de l'activité sociologique, dans les bibliothèques personnelles, dans les habitudes, dans les boîtes à outils [...]. Chaque semaine, en se limitant à ce qui est écrit en français et en anglais, ce sont quelques centaines d'articles, chacun de dix à cinquante pages, que les revues de sociologie vont publier. Pour faire sortir ces textes du monde professionnel, il faut le travail de passeurs, et c'est le rôle que nous avons essayé de jouer » (p. 9).

Les chroniques rendent donc compte de travaux sociologiques, essentiellement français et anglosaxons, parfois classiques, parfois très contemporains, en en extravant les résultats les plus importants. en explicitant la démarche méthodologique et en indiquant les perspectives ouvertes par les auteurs. Le tout avec une volonté d'accessibilité pour les lecteurs non sociologues, encore accentuée par une langue claire, des encadrés bienvenus et un ton enlevé et parfois humoristique qui permet véritablement de s'instruire tout en souriant. L'ouvrage ordonne a posteriori les chroniques retenues autour de cinq grandes thématiques. « D'abord une série de chroniques sur les coulisses de la science. Avec quoi travaille-t-on? avec qui? et comment? Ensuite une série, intitulée "au travail", sur l'observation, par les sociologues, du travail des autres. On entre ensuite dans l'intimité des acteurs sociaux, avec une série sur la vie de famille et la sexualité. On s'intéresse à la politique, au sens large, que ce soient les formes de gouvernements (et de gouvernement de soi) et les formes de participation électorale. On termine par l'étude plus générale de la structure sociale et de la structure des relations sociales » (p. 10). Nous avons pris le parti ici, puisqu'il ne peut s'agir de résumer l'ensemble de l'ouvrage, de donner un exemple de chronique, portant sur des recherches récentes, pour chacune de ces grandes thématiques – en assumant bien sûr la double dimension subjective et partiale de nos choix.

Dans la partie « Science de la science », les auteurs reviennent, avec une délectation perceptible, sur le féroce canular de Manuel Quinton et Arnaud Saint-Martin, dévoilé dans les *Carnets Zilsel* de mars 2015. Ceux-ci avaient effectivement réussi à faire publier en 2014, sous le nom de Jean-Pierre Tremblay, un article intitulé « Automobilités post-modernes : quand l'Autolib' fait sensation à Paris » dans la revue Sociétés, dirigée par Michel Maffesoli. Leur texte, aussi fantaisiste que le titre dont il est affublé, cite longuement et

extensivement M. Maffesoli, mobilise six langues (dont du latin et du grec... en alphabet latin et en alphabet grec!). « On y lit des énormités sociologiques : à l'égal des Autolib', véhicules "transgenres", les sans domicile fixe seraient "les personnes les plus mobiles dans la ville" [...]. Des photographies de déjection d'oiseaux sont l'occasion de relier "pare-brise" à "part maudite" » (p. 41). La mystification a cependant parfaitement réussi, le comité de lecture ayant accepté de publier cet article puisqu'il correspond, bon an mal an, à ce qui s'y publie habituellement — dans la forme mais aussi, ce qui est plus grave, dans le fond...

La partie « Au travail » est l'occasion de revenir sur une enquête d'Alex Alber, parue en 2019, concernant le tutoiement au travail. Cette enquête permet de mettre en évidence un certain nombre de variables sociales jouant sur cette pratique sociale. Cette pratique renvoie à des frontières entre les genres (seule une femme sur deux tutoie son chef, contre sept hommes sur dix), entre les groupes professionnels (les employé·es tutoient moins leur « n+1 » que les cadres, qui partagent justement le statut de cadre avec leur chef) et entre les générations (les jeunes tutoient plus que les plus âgés et, par ailleurs, on tutoie d'autant plus son chef qu'il est plus jeune que nous). Mais un résultat encore plus intéressant concerne le fait que le tutoiement est plus fréquent dans le secteur privé que dans le secteur public. Lorsqu'A. Alber se demande si une culture du tutoiement émerge avec une nouvelle génération (on sait par exemple que le tutoiement est fréquent dans les start-up, par exemple), il montre, au contraire, que « plutôt que vers une "culture du tu", c'est vers les nouvelles formes d'organisation du travail qu'il faut tourner le regard : on tutoie son "n+1" guand ce dernier n'a plus l'habit du "petit chef" [...]. Le modèle bureaucratique distribue clairement les rôles hiérarchiques des fonctionnaires et limite alors l'attrait du tutoiement : la fiction du "patron-copain" n'y est pas tenable » (p. 51).

La troisième partie permet de revenir sur plusieurs recherches concernant « Famille et sexualité ». Nous citerons ici l'enquête sur l'anorexie publiée en 2017 par Claire Scodellaro, Jean-Louis Pan Ké Shon et Stéphane Legleye. Dans le prolongement des travaux pionniers de Muriel Darmon, les auteurs mettent au jour la dimension sociale de l'anorexie – à partir du double constat que ce sont plutôt les jeunes femmes que les jeunes hommes qui sont touchés par cette pathologie, et que les filles de cadres sont plus touchées que les filles d'ouvriers. On peut certes signaler d'abord que, d'une part, les jeunes hommes sont plus satisfaits que les jeunes femmes de leur

apparence (leurs mensurations idéales correspondent, en movenne, à leurs mensurations déclarées – ce qui n'est pas le cas des filles) et que, d'autre part, les filles de cadres se fixent des idéaux d'apparence plus difficiles à atteindre que les filles d'ouvriers. Mais on peut également formuler une hypothèse plus riche du point de vue sociologique. « L'anorexie et la boulimie peuvent [...] apparaître comme une réponse générée par [... les] rapports, entre hommes et femmes, entre classes sociales, entre générations, où le corps est mis en jeu. Si ce sont les jeunes femmes de classes supérieures qui sont principalement touchées, c'est peut-être parce que les rapports sociaux d'âge. de sexe et de classes, imbriqués, sont en tension : "associés simultanément à des positions dominées (de femmes jeunes) et à des positions dominantes (car issues de classes aisées), ces rapports sociaux sont porteurs d'une forte contradiction de sens pour celles qui se trouvent à leur entrecroisement." Dans ces circonstances, contrôler son corps peut apporter des gratifications, dans un contexte où les positions infériorisées portent atteinte à l'estime de soi » (p. 74).

Dans la partie « Politiques », une recherche de Camille Peugny datant de 2015 fournit l'occasion de souligner le fait qu'on ne vote jamais seul. On constate en effet que les salariés non détenteurs d'un CDI ou encore les personnes qui travaillent souvent de manière isolée (par exemple les employé e s des services à la personne) ont plus tendances à s'abstenir que les salariés détenteurs d'un CDI. « Une partie du rapport au politique se noue dans le cadre professionnel, dans les interactions avec les collègues et avec la hiérarchie [...]. On ne vote jamais seul et quand, autour de soi, on vote peu, alors on votera moins » (p. 108).

C'est à la fin de la dernière partie, « Classes et réseaux », que les auteurs répondent à la guestion initiale posée par le titre de leur ouvrage – qui renvoie à une recherche menée par Elise van der Laan (2015). L'absence de sourire des top-modèles est due à la combinaison de trois facteurs complémentaires. D'abord, le sourire des mannequins, très fréquent dans les années 1980, devient ensuite démodé car il est désormais considéré comme daté, donc ringard. Ensuite, le sourire apparaît comme vulgaire – puisqu'il est très présent dans les magazines populaires, comme Cosmopolitain -, et donc évité dans les véritables magazines de mode, comme Vogue. Enfin, le sourire est percu comme une marque d'amateurisme : dans les magazines, ce sont les personnes ordinaires et les célébrités qui sourient. « L'air grognon est devenu une marque de professionnalisme, à mesure que le métier de photographe de mode et celui de topmodèle devenaient des activités autonomes, des niches professionnelles » (p. 154). Ou comment la sociologie permet de poser et de répondre à des questions qui peuvent, à première vue, paraître futiles et anecdotiques, mais où le social se niche aussi...

#### Clara Lévy

Université Paris 8, Cresppa-LabToP, F-93526 Saint-Denis, France clara.levy05[at]univ-paris8.fr

Philippe Darriulat, Un enfant du siècle. Albert Laponneraye, révolutionnaire, historien et journaliste Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, 276 pages

L'on peut parfois être tenté de reprocher à un biographe les conséquences de son emportement dans une glorification de son personnage ou dans un grossissement exagéré de l'œuvre de celui-ci. On rencontre ici plutôt l'inverse, tant Philippe Darriulat insiste pour signifier combien l'acteur qui fait l'objet de son enquête historique a occupé une position « moyenne » (p. 17), parce qu'il n'est pas un de ces « personnages emblématiques qui ont joué un rôle de premier plan et ont eu une influence déterminante » (p. 16), ou même qu'il ne s'agit là pas plus que d'un « minuscule maillon » (p. 251), si bien que l'apport d'Albert Laponneraye, homme du début du XIX<sup>e</sup> siècle, nous paraît d'emblée très diminué et que l'on pourrait éprouver l'envie de redresser l'état de ses mérites face à la charge qui est quasiment portée ici par le biographe. Il faut alors rechercher dans les multiples facettes de cet « enfant du siècle », dont la mention de cet aspect constitue le titre de l'ouvrage. ce qui permet de distinguer le parcours au sein du foisonnement des enjeux et des engagements d'une époque ainsi remarquable, reliée « sans doute à la première génération à s'être considérée comme telle [en] partageant une expérience commune et une certaine vision du monde » (p. 99), lorsque advient la révolution de Juillet au moment de leur passage à l'âge adulte.

Pour évoquer la vie, courte, de l'homme de lettres A. Laponneraye, déroulée entre 1808 et seulement 1849 en raison d'une affection cardiaque, le texte biographique renonce à une classique présentation chronologique, pourtant respectée dans un précédent travail doctoral, pour résumer en deux parties les axes des réalisations de son personnage, « révolutionnaire, historien et journaliste », comme il est précisé dans un sous-titre. Dans une première partie, « Le Temps et l'histoire » (p. 49-132), composée de cinq chapitres, est

d'abord principalement repris le matériau de ses écrits historiques pour pouvoir saisir « son rapport au temps et à histoire d'abord » (p. 18), puis dans une seconde, « La République et la vertu », en trois chapitres, les différentes indications servent à rendre compte de la façon dont il « concevait l'action politique » (p. 19).

L'attrait pour l'histoire politique conduit le directeur d'école privée A. Laponneraye à ouvrir à Paris, en 1831, un « Cours public d'histoire de France depuis 1789 iusqu'en 1830 », dont l'assistance adulte est composée pour une large part d'ouvriers et d'étudiants. La motivation est aussi de réunir une assemblée, de 200 à 300 personnes, aux affinités suffisamment proches si bien que les autorités pourront la considérer comme une réunion du parti républicain. L'édition de cet enseignement, la rédaction de plusieurs volumineuses « Histoires de France » ainsi que la publication des œuvres de Maximilien de Robespierre et de ses proches constitueront les contributions écrites maieures de l'historien, auxquels s'ajoutent la participation au journal La Tribune en 1832 puis la fondation de L'Intelligence en 1837, ces deux dernières entreprises étant plus particulièrement compromises par la succession de périodes d'enfermement subies entre ces deux dates.

À l'attention des soutiens de la récente Révolution, il lui apparaît en effet le besoin de « maîtriser le temps passé », en offrant au peuple « la boussole indispensable pour retrouver son chemin dans les turbulences contemporaines dont les Trois glorieuses, révolution surprise, démontrent la possibilité renouvelée », selon les mots cités de Christophe Charle (p. 56). L'option retenue par A. Laponneraye est de développer une étude du temps historique qu'il appréhende « entre linéarité, répétition et providentialisme » (p. 56). Le parcours historique serait ainsi fait d'étapes tournées vers le progrès, construit par la reprise du déroulé d'événements du passé proche et soumis à la force de réalisation d'une promesse à la nature transcendentale. Du primat donné à un accomplissement mystique de l'humanité ou à une modernité du progrès comme résultat de la seule raison, le jugement philosophique de l'auteur, comme pour d'autres historiens de la période, se trouve osciller, attiré de plus par la réhabilitation romantique du sentiment et de l'éthique. Ainsi, son œuvre obéit à la « tension entre rationalisme, classicisme et romantisme, commune à de nombreux jeunes républicains » (p. 58). Au sein de ceux-ci, A. Laponneraye parvient à apparaître comme « l'historien de référence de la gauche républicaine » (p. 66) dès environ 1835 et son apport est construit plus particulièrement autour de la première réhabilitation